
Martin Winckler

Le Chœur des femmes

Éditeur: P.O.L

Parution: août 2009

Responsable cessions de droits:

Vibeke Madsen

madsen@pol-editeur.fr



© John Foley/Opale/P.O.L

BIOGRAPHIE Marc Zaffran est né à Alger en 1955 et vit en France depuis 1963. Diplômé de la faculté de médecine de Tours, il publie en 1984 ses premières nouvelles sous le pseudonyme de Martin Winckler, choisi en hommage à Georges Perec. Son premier roman *La Vacation* introduit le personnage du docteur Bruno Sachs qui devient célèbre avec *La Maladie de Sachs*, porté à l'écran sous ce titre par Michel Deville et interprété par Albert Dupontel. En 1993, il quitte son exercice de médecin de campagne, devient traducteur et écrivain à temps plein tout en continuant à exercer la médecine à temps partiel dans un hôpital de province. En 2009, il est chercheur invité au Centre de recherches en éthique à l'université de Montréal (Creum), pour un projet de recherche sur la formation des soignants.

PUBLICATIONS Parmi les romans les plus récents, chez P.O.L : *Histoires en l'air*, 2008 ; *Les Trois médecins*, 2004 (rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2006) ; *Plumes d'Ange* (Légendes, II), 2003 (rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2005) ; *Légendes*, 2002 (rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2003) ; *La Maladie de Sachs*, 1998 (prix du livre Inter 1998) (rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2005). Chez Calmann-Lévy : *La Trilogie Twain* (3 tomes), coll. « Interstices », 2008-2009.



Jean Atwood, interne des hôpitaux et quatre fois major de promotion, vise un poste de chef de clinique en chirurgie gynécologique. Au lieu de cela, on l'envoie passer son dernier semestre d'internat dans un service consacré à la médecine des femmes. Atwood veut faire de la chirurgie, et non passer son temps à écouter des femmes parler d'elles-mêmes à longueur de journée. Ni servir Franz Karma, un chef de service à la personnalité controversée. Mais la réalité n'est jamais ce que l'on anticipe, et la rencontre entre les deux médecins ne va pas se dérouler comme l'interne l'imagine.

Roman de formation, *Le Chœur des femmes* est également un roman choral, dont la structure s'inspire de celle de la comédie musicale : au fil de son itinéraire dans ce microcosme qu'est l'unité 77, le docteur Atwood croise des femmes qui racontent leur vie, leurs amours et leur mort, en solo ou dans un ensemble assourdissant. C'est aussi un roman d'énigme : comme toutes les patientes qu'ils sont amenés à soigner, Atwood et Karma ont chacun un secret qui les anime, les oppose et les rapproche – le secret originel de leur identité en tant que soignant et en tant qu'être humain.

Ouverture

Qu'est-ce qu'on m'avait raconté, déjà ?

J'ai du mal à m'en souvenir parce que ça m'avait semblé incroyable, alors, et ça me semble risible aujourd'hui...

Ah, oui.

Que j'allais souffrir. Parce qu'il voulait toujours avoir le dernier mot. Que si je lui tenais tête, il m'écraserait. Que si au contraire je faisais mine de m'intéresser à ce qu'il raconte, il allait m'assommer, tant il s'écoutait parler. Que tout plein de femmes – infirmières, externes, internes – étaient passées dans son lit, un jour ou l'autre. Que beaucoup de patientes – les plus baisables, évidemment ! – y passaient elles aussi... et qu'il n'avait rien contre les garçons ! Qu'avec – ou peut-être grâce à – ma *belle gueule*, il essaierait sûrement de me coller dans son lit. Et que si par bonheur je ne l'intéressais pas, il me ferait une vie impossible. Bref : qu'il était insupportable.

Et aussi :

Qu'il n'arrêtait pas de donner des leçons à tout le monde. Qu'il disait du mal des confrères. Qu'il professait des idées insensées. Qu'il pratiquait des gestes dangereux et totalement irréfléchis. Qu'il prenait des risques et en faisait prendre aux malades. Qu'il était très copain avec Sachs, un autre généraliste agité du bocal qui pompait l'air des gynécos au CHU, et qui avait bossé à l'unité 77 avec lui pendant des années avant de partir se geler les miches au Québec (bon débarras !). Qu'ils avaient écrit ensemble un bouquin sur la relation médecin-malade, et qu'il en avait pondu ensuite un autre sur la contraception dont les canards féminins avaient vaguement parlé – évidemment, ces

journalistes, dès qu'on les caresse dans le sens du poil... Bref : qu'il ne se prenait pas pour de la merde, mais qu'il emmerdait le monde.

Et enfin : qu'il était secret et bavard, direct et sournois, agressif et mielleux. En un mot : imprévisible. Et versatile, en plus. Et que, dans les couloirs du CHU, on le surnommait Barbe-Bleue. Parce qu'en plus de jouer encore les séducteurs à la cinquantaine passée, il arborait une barbe pas toujours bien taillée et il était toujours prêt à bouffer ceux qui lui parlaient.

Tout ça m'avait fait rire jaune car, à vrai dire, je m'en foutais. Ce n'était pas mon problème. Mon problème, c'est que le doyen m'avait imposé de passer les six derniers mois de ma cinquième année d'internat – mon « allée d'honneur », avait-il ajouté avec un grand sourire censé me reconforter – dans la section de ce type, sous sa responsabilité, et ça me mettait hors de moi. Je n'avais rien à cirer du Dr Franz Karma, de ses nanas et de ses états d'âme. Rien du tout. Et puis, j'avais déjà dû passer deux fois six mois en salle d'accouchement, et ça m'avait pompé l'air, vu que Collineau, le praticien-chef, préférait l'haptonomie aux césariennes et s'excusait en pleurant chaque fois qu'il devait faire une épisiotomie à une gonzesse qui de toute manière ne sentirait rien quand il lui donnerait le coup de ciseau, et serait bien contente que ça aille plus vite et que son mouffet ait les joues bien roses au lieu d'être tout bleu d'avoir dû attendre, son cordon autour du cou, que Monsieur le praticien-chef décide en son âme et conscience si les coups de pied qu'il sentait quand il lui faisait l'imposition des mains sur l'abdomen voulaient vraiment dire : « Je suis pas pressé de sortir du ventre de maman, il fait froid dehors », et pas, plutôt : « Faites-moi sortir d'ici, bordel, si je moisissais encore dans ce trou je vais claquer ou rester neuneu ! » Alors, les médecins New Age et les patientes geignardes, j'en avais eu ma dose. J'en avais marre de leur demander pardon en leur faisant écarter les cuisses pour récupérer *délicatement* des chiards hurlants gluants et prendre le placenta dans la tronche. J'avais envie de faire autre chose de mes mains.

En quittant les salles d'accouchement, je n'avais qu'une hâte, c'était de retourner au bloc. Là, au moins, les femmes ne crient pas, elles ne posent pas de questions, elles veulent seulement qu'on règle le problème, qu'on fasse sauter la tumeur qui leur dévore le sein ou le foutu utérus qui saigne de tous ses fibromes – et ça c'est seulement de la petite bière, le plus intéressant c'est tout de même la dentelle : monter du 95 B à une planche à pain sans lui laisser une cicatrice, prélever six ovocytes dans un ovaire infoutu de les cracher tout seul, les féconder *in vitro* et les mettre au four dans l'utérus en faisant en sorte que ça lève, ou alors, le fin du fin – je ne rêvais que de ça depuis la première fois que j'avais vu Girard, le chef de chirurgie plastique, refaire un hymen – en l'occurrence, celui d'une conne très pauvre qui avait baisé tant et plus depuis l'âge de quatorze ans et voulait se refaire une beauté à vingt-trois pour épouser un connard très riche afin de lui faire croire, au cours de sa nuit de noces,

Martin Winckler

Le Chœur des femmes

que c'était leur première fois à tous les deux – elle avec un homme, lui avec une vierge. Girard savait les tricoter exactement comme il fallait. Je me souviens en frissonnant de son sourire et de son monologue satisfait, au moment où il serrait le dernier nœud : « Voilà ! À présent, elle l'a juste assez étroite pour qu'il débande au premier essai ; juste assez sensible pour qu'elle crie au passage quand il remettra ça, comme si c'était *vraiment* la première fois, cette salope ; et juste assez fragile pour qu'elle se déchire et saigne au premier grand coup de queue – pas trop, mais quand même assez pour qu'elle fasse une tache sur son drap nuptial. Et si ça se trouve, la belle-mère voudra l'étendre au balcon... Bref, juste ce qu'il faut pour que le type ne l'ait pas volée, sa nuit de noces. Du grand art. »

Ça m'avait fait rêver pendant quinze jours.

Alors, le Dr Franz Karma, praticien-chef en charge de l'unité 77, « Médecine de la femme », j'en avais vraiment rien à battre. Ce type et son unité n'avaient rien pour m'intéresser. Seulement, je ne pouvais pas y échapper : tout interne se destinant à la chirurgie gynécologique devait passer au moins douze mois en salles d'accouchement (où, fallait bien le reconnaître, j'avais quand même appris à faire une césarienne proprement et aussi, à trois reprises – et j'avais eu du pot parce qu'on n'en voit quand même pas souvent –, une hystérectomie hémostatique en urgence à des femmes qui s'étaient mises à pisser le sang après avoir pondu leur niard) et – ça, c'était moins drôle – six autres mois dans une unité strictement médicale. Officiellement, pour « apprendre à établir des contacts avec les patientes et faire face à des situations cliniques courantes de soins primaires ».

J'avais eu beau expliquer à Collineau que les contacts, ça ne m'intéressait pas, tenir la main c'était vraiment pas mon style, et que les soins primaires ça n'était pas du tout ma tasse de thé – je ne me sentais bien qu'avec des écarteurs, un scalpel ou un bistouri électrique, des ciseaux, des aiguilles et du fil, bref, du solide entre les doigts –, il m'avait répondu que c'était le règlement et – en me regardant de haut – que si je voulais pas y aller, je n'avais qu'à changer de spécialité. Alors j'étais vachement fumasse d'aller perdre mon temps chez ce Karma. Mais ce qu'on disait de lui, je m'en battais, et je me promettais bien, de toute manière, de prendre des gardes en rab, histoire de m'éclipser pour aller au bloc chaque fois que je pourrais. Il ne fallait surtout pas que je perde la main.

Il y avait tout de même une chose qui me foutait les boules. Un mec que j'avais croisé à l'internat m'avait raconté que Barbe-Bleue – qu'on surnommait aussi « le gourou du MLF », car c'est lui qui avait imposé le nom de l'unité, paraît-il – l'avait viré, sans explication, le lendemain de son arrivée, après l'avoir entendu plaisanter devant une patiente. « C'est dingue ! m'avait-il dit, j'ai fait une remarque de rien du tout, la patiente – *quelle cruche* – l'a mal pris, j'ai vraiment pas compris pourquoi, elle s'est mise à chialer et là, Karma est

arrivé comme Zorro sur ses grands chevaux et m'a foutu à la porte. » Depuis, le pauvre se cherchait un autre poste, mais les choses étant ce qu'elles étaient déjà à l'époque, il avait les pires difficultés à se faire adopter par un autre service du CHU. Et ça, c'était tout de même très inquiétant pour moi. J'avais appris à savoir qu'un chef de section, c'est un petit chef souvent hargneux, vicieux, et rancunier en plus. Les types qui n'ont pas pu avoir de service rien qu'à eux sont des frustrés, alors ils martyrisent les internes. Et se faire vider par un petit chef, même un tout petit comme Karma l'était sûrement (car son unité était la plus petite du CHU Nord), ça équivaut à dire adieu à une carrière dans le même hosto, ou alors à se retrouver obligé de bosser dans le service de son pire ennemi – autant dire en enfer parce que l'autre serait bien sûr heureux de déclarer que son collègue « avait fait une erreur en se séparant de cet excellent élément » mais ne raterait jamais la moindre occasion de laisser entendre au premier intéressé qu'il bosse comme une merde – bien normal, vu d'où il vient – et que si « même là-bas » il n'est pas arrivé à bosser correctement, c'est que vraiment...

Tout ça pour expliquer à quel point j'étais dans mes petits souliers ce jour-là – le premier jour, un jour gris et terne de février – lorsque, après avoir pris toutes les vacances dont je disposais pour reculer l'échéance au maximum et tenter par tous les moyens de changer mon affectation (pour un poste de gériatrie féminine, par exemple : là-bas, pas besoin de perdre son temps à poser des questions aux patientes, de toute manière elles ne sont plus en mesure de donner des réponses ; ou, à la rigueur, pour la rééducation fonctionnelle, où les éclopées ont beaucoup trop besoin de rééducation pour qu'on consacre plus de cinq minutes à leur tenir la béquille), j'ai fini par me résoudre à me présenter au... MLF (quelle blague !) en me disant que finalement, c'était comme les premières années d'amphi, ça n'était qu'un mauvais moment à passer, et s'il y avait moyen de quitter le navire en cours de route (j'avais assez de points pour briguer le premier poste de chef qui se libérerait lorsqu'un (ou une) titulaire en aurait marre de bosser pour des clopinettes et déciderait d'aller bosser dans le privé, ce qui arrivait déjà souvent, à l'époque) je sauterais sur l'occasion. Parce que, sinon, passer six mois au milieu des pisseuses sans pouvoir tenir un scalpel... Non, pas question.

Ce jour-là, donc, je me tenais à l'entrée du pôle Mère-Enfant de « l'Hospice », le CHU Nord de Tourmens, un machin construit dans les années 1970 et jamais rénové depuis – d'ailleurs il était question de le démolir. J'avais déjà fait un tour à la maternité quelques jours plus tôt pour apporter mon dossier en espérant tirer les vers du nez de la secrétaire, mais je t'en fiche ! Elle ne m'avait rien appris de plus, rien de rien, mais elle m'avait seulement tartiné du « Ah, vous allez chez le Dr Karma ! Comme vous avez de la chance, il est tellement gentil, vous verrez, vous allez apprendre beaucoup avec lui », de manière tellement dégoulinante que j'avais eu envie de la baffer.

De très mauvais poil, j'avais franchi la porte de l'infâme vestiaire-cagibi puant (tout le monde s'y déshabillait ensemble, infirmières, aides-soignantes et internes, comme si c'était pour garder les vaches) pour y déposer mes affaires, mais en voyant une paire d'escarpins rouge vif au sommet d'une armoire métallique, j'ai compris que ce serait pire que ce que j'imaginai. Quand on la voit en blouse et en sabots plastique, on ne devine jamais qu'une infirmière ou une aide-soignante, dans le civil, quand elle rentre chez elle, n'est qu'une pauvre pétasse vulgaire. Le blanc, ça camoufle.

Les casiers ne fermaient pas à clé. Je ne pouvais pas y laisser mon sac d'ordinateur et mon imper. J'ai seulement pris une blouse à ma taille, j'ai agrafé dessus un badge portant les mots « Dr Jean Atwood, interne » et glissé dans ma poche un petit carnet tout neuf : on m'avait dit que Karma aimait qu'on prenne ses tirades en note, que ça flattait son ego ; comme j'écris très vite et que je sais me relire, si ça pouvait m'aider...

*

Et puis j'ai pris une grande inspiration et j'ai poussé la double porte du long couloir qui sépare la maternité et le secteur de gynécologie de l'Unité 77, Médecine de la femme et Purgatoire.

Debout dans le couloir désert, la tête pleine de toutes ces pensées, le sac à l'épaule, la blouse sur le bras, je secoue la tête et je soupire de colère et de frustration. Ce qu'on fait dans ce service est aux antipodes de mes intérêts et de ce que j'ai fait jusqu'ici. Et je n'ai pas choisi d'y aller. Ce sont les circonstances qui m'ont forcé la main...

J'hésite. Je regarde ma montre. Si j'arrivais en retard, c'est pas comme au bloc, personne n'en mourrait. Je pourrais aller prendre un café avec les copains, là-haut... Mais finalement je prends une grande inspiration et je me dis qu'il faut y aller. Je remonte mon col pour qu'il n'y ait pas d'équivoque, je suis *l'interne*, et pas n'importe quelle lopette d'externe à boutons. Je lève la tête le plus haut possible et je m'engage dans le couloir, en essayant, pendant les quarante-cinq secondes qui me séparent de la porte, de me remémorer tout ce que je sais de la physiologie du cycle, de l'ovulation, des règles, de toutes ces foutues affaires de bonnes femmes dont je n'ai vraiment rien à foutre mais dont je vais probablement entendre parler jusqu'à plus soif. *Damn!*

Au bout du couloir, les deux battants de la porte vitrée ne sont pas tout à fait joints. Un rai de lumière triangulaire se projette sur le revêtement de sol plastifié. À travers l'une des vitres translucides, j'aperçois une silhouette en ombre chinoise et je m'arrête.

Car brusquement j'ai peur.

Peur de ne pas savoir et de ne pas savoir faire. Peur de ne pas savoir m'y prendre. Pas comme il faut.

Peur de ne pas faire face.

Peur de ne pas être à la hauteur.

J'ai appris énormément de choses pendant toutes les années écoulées, et d'un seul coup, je ne sais plus ce qu'il m'en reste. Est-ce que je vais m'en souvenir ? *Est-ce que ça va me servir à quelque chose ?*

Je reste là, fixant la porte, et lorsque la silhouette en ombre chinoise se met à bouger, d'un seul coup, comme dans un éclair, tout me revient.

Je me vois pousser la porte et entrer.

Martin Winckler

**Le Chœur
des femmes**